

# Lectures

*La revue de tous les mois*

*Vol. 1, No 1*

*Novembre 2021*

*Je lis, donc je suis... humain*

## *Dans ce numéro*

*Prémonitions : La voix du carcajou, p. 2*



*Une histoire d'Antoinette, p. 13*



*Les restants, couverture 4*  
*Monologue rigolo*

*: Dans le prochain numéro*  
*L'odyssée de Tom Tom*

*... un jeune gars qui, au terme d'un long*  
*périple, trouve un amour extraordinaire...*

*Lectures* est une revue vouée à la publication d'oeuvres mineures qui ne sont pas dignes du sacrifice de quelques épinettes de nos belles forêts québécoises pour les imprimer et en faire la promotion. Elle sera donc disponible en ligne par l'intermédiaire de mon site *Varia-et-cetera*.

(<http://www.sitechabot.com/Varia-et-cetera>)

Sa parution variera au gré de mon inspiration et de celles des auteurs et auteures qui accepteront d'y déposer leurs écrits, sachant qu'ils le feront à titre gracieux en n'attendant nulle autre récompense que le plaisir de leurs rares lecteurs. Celles ou ceux qui souhaiteraient utiliser en tout ou en partie les écrits publiés dans la revue *Lectures* sont priés, comme cela est l'usage, d'en mentionner et l'auteur(e) et la source.

En tant qu'instigateur du projet, je me tiens responsable des écrits qui y prendront place, tout en faisant preuve d'ouverture d'esprit. Je me propose même d'apporter tout le soutien possible à celles et à ceux qui auraient des réticences à soumettre leurs œuvres parce que leur maîtrise des règles de notre langue truffée de pièges est imparfaite.

Je recevrai donc avec plaisir, par la voie de mon adresse de courriel (ci-dessous), tout écrit, peu importe sa forme : historiette, conte, nouvelle, paroles de chanson traditionnelle, souvenir, anecdote, essai, poème, etc.

Bien sûr, chaque auteur ou auteure sera responsable de la teneur des contenus qu'il (elle) propose, de leur justesse et de leur fiabilité, cela tout en respectant les règles habituelles de bienséance.

À vos claviers donc, j'attends vos chefs-d'œuvre!

Marcel Chabot, coordonnateur

Adresse de courriel : [chabotm@me.com](mailto:chabotm@me.com)

# Prémonitions : La voix du Carcajou

## Songe 1

### Prologue



Je m'appelle Absalon Beausoleil, surnommé le Loup solitaire, car même si je suis le plus paisible et inoffensif des hommes, on me craint pour le simple motif que je suis un solitaire un brin casanier, que je vis loin du monde et que je me méfie des rôdeurs. Je ne laisse passer la porte de ma cabane qu'à ceux-là qui sont habités par le grand Esprit de la Nature, comme ces deux chamans presque centenaires, mais le marcher droit et la vue plus perçante que celle de l'autour. Ils m'ont révélé les secrets du vivant et les mystères qui hantent les êtres et les choses enfouis dans les rêves. Ils m'ont appris à VOIR la réalité qui se dérobe derrière le réel. Le réel que des générations ont construit avant nous, qu'ils ont nommé, disséqué et, en même temps, vidé de sa substance. Grâce à eux, j'ai peu à peu acquis la faculté de transcender la forme, l'apparence, et d'ausculter la matière même en ce qu'elle a de surnaturel, de mystique. Ils m'ont enseigné à dénouer les écheveaux de ma pensée, à vénérer mes songes et à les laisser émerger. Ainsi sont-ils, eux, devenus mages et ainsi j'ai pu entrevoir, derrière le brouillard qui se dissipe, se disperse, les arcanes de l'avenir.

C'était le matin, je longeais le sentier conduisant à la source où chaque jour je me rendais pour y puiser l'eau fraîche et limpide pour mes ablutions et autres menus besoins quotidiens. Un vent léger faisait bruire les frondaisons que les premiers rayons du soleil ne parvenaient pas à percer. C'est alors qu'à ma grande surprise, j'entendis, émanant on ne sait d'où, des voix, plutôt comme des balbutiements, des chuchotements. Je m'arrêtai, tendis l'oreille, tournai la tête d'un côté, de l'autre... Quelqu'un m'avait appelé... ou avais-je eu la berlue... Je me figeai sur place un long moment, immobile, retenant mon souffle... Plus rien... Que le frou-frou des feuilles. Pourtant, je les avais bel et bien entendus, ces chuchotis... Un loustic avait peut-être voulu m'effrayer.. ou des galopins m'importuner... Au retour, je fis halte souvent pour écouter, prêter l'oreille aux moindres bruits, frôlements, craquements...

Lorsque j'ouvris les yeux, je restai un moment médusé par ce curieux songe. Il était en effet peu fréquent que j'aie un si net souvenir de mes rêves. Mais là, j'avais encore en mémoire tous les moments et tous les détails de cette bizarre expérience. Et ces voix dont j'essayais maintenant de restituer les mots... mais je n'y arrivais pas... et plus les minutes passaient et plus elles se volatilisaient comme fumée au vent. J'étais un peu effrayé aussi. Est-ce que je devenais maboule. Était-ce le signe précurseur d'un début de démence? Je ne me laissai pas longtemps tourmenter par de telles vilaines pensées. J'avais encore bon pied, bon oeil et j'étais certain d'avoir conservé toute ma raison et mon bon jugement. Et on verrait bien, si j'entendais d'autres voix, qu'est-ce qu'elles me diraient. Et, en fait, j'ignorais pourquoi, je souhaitais qu'elles se manifestent de nouveau.

## Songe 2

Quelques jours plus tard...

Avec ma canne souple faite d'une tige fine d'aulne, je taquinais des truites paresseuses qui zigzaguaient au fond d'une petite fosse protégée des rayons du soleil par les herbes

hautes. L'hameçon cerclé d'un vers bien gras que j'agitais sous leur nez ne semblait pas les attiser. Mais en bon pêcheur, j'étais patient. La faim finirait bien par les tenailler et, tôt ou tard, l'heure du repas venu, elles mordraient à l'appât et je l'aurais mon dîner. Mais elles étaient têtues, les bougresses! Immobile et silencieux, j'attendais, lorsqu'un corbeau perché au sommet d'un grand chêne derrière moi croassa. Je levai la tête et il était là se dandinant comme pour me narguer. Je trouvai curieux son manège et continuai à l'observer. Et là, je l'entendis distinctement, d'une voix nasillarde et rauque, m'apostropher : « Hé, toi, l'homme à la longue crinière et à la barbe en broussaille, que fais-tu dans ces parages? Je t'ai vu souvent rôder par ici et j'ai senti, en suivant tes pas et en t'épianant depuis longtemps, que tu n'étais pas un animal ordinaire. Peut-être alors comprends-tu ce que je dis? Si c'est le cas, c'est que tu as acquis, dans ta quête de sagesse, le don d'entrer en relation avec la nature, les animaux, les plantes, et même la matière qu'on croit inerte, les cailloux, les métaux. Mon oeil perçant me confirme que tu as clairement entendu mes paroles, au point de t'affoler. Et le noir volatile prit son envol.

Je m'étais assoupi. Quel rêve bizarre! Voilà qu'un oiseau s'adressait à moi et je pouvais saisir son discours sans difficulté, Pouvoir communiquer, converser avec les autres êtres vivants du monde, me suis-je dit, quelle drôle de don. Et pourquoi pas? Mais tout cela n'était qu'un songe après tout. Et je chassai bientôt l'étrange impression qu'il avait laissé en moi.

### Songe 3

À partir de ce moment-là, je commençai à être assailli, dès que je m'abandonnais au sommeil, de rêves de plus en plus insolites, troublants, dans lesquels des bêtes m'interpelaient, des arbres même. D'abord, je fus agacé par leur babillage. car mon ouïe n'était pas accordée au timbre particulier de ces voix qui parfois s'entremêlaient comme celles d'une chorale. Elles étaient bienveillantes, même celles de ces animaux qu'on avait appris à craindre. D'abord un brin perplexe, je fus bien vite rassuré car je sentais, à travers les messages qui

bombardaient mes oreilles, que toutes ces créatures voulaient devenir mes alliés, mes guides, me soutenir dans ma quête du savoir et de la vérité. Et, ainsi, je m'appliquai avec ardeur à me mettre à leur écoute, car j'étais envahi par le pressentiment que ce qu'elles voulaient m'apprendre était d'une importance capitale. Ne possèdent-elles pas ce qu'on nomme le sixième sens pour flairer l'avenir, surtout s'il s'agit d'une calamité qui s'annonce, même au loin. Et cette prescience, cette capacité d'anticiper, ce don de voyance, m'envahissait peu à peu, occupant tout mon esprit.

Au milieu d'une clairière... Des oiseaux par milliers de toutes espèces, plumages et couleurs. Ils chantent, mais non, ce qu'on entend ressemble à une plainte, un sanglot lancinant qui glace. Symphonie lugubre et enjouée, riante à la fois par instants... des instruments grincent, blessent les tympanes, d'autres qui dispersent dans l'air des trilles joyeuses, des roulades, des gazouillis, des trémolos, des riffs effrénés, des sifflements... concert fantasmagorique, effrayant même, mais qui a la vertu de nous enclore dans un autre univers, de nous affranchir de la pesanteur, de nous délivrer de la gangue de toutes ces croyances qui empâtent nos cerveaux. Enivré par cette fabuleuse cacophonie, j'avais hâte qu'elle prenne fin et, en même temps, j'avais envie qu'elle se prolonge, car autant elle m'horripilait, autant elle m'induisait dans un état d'exaltation que je ne pouvais m'expliquer. Et puis, volées après volées, les volatiles, par groupes, prirent leur envol dans toutes les directions et le ciel fut obscurci par leur multitude. Je restais là, seul, à me demander ce que tout cela signifiait... ce spectacle auquel je venais d'assister était formidable, sans commune mesure... Le ciel était redevenu clair et limpide. Je fermai les yeux avant de m'allonger sur le talus où j'étais assis...

Je me réveillai en sursaut comme si une petite bête m'avait frôlé, un mulot, une couleuvre. J'avais piqué un roupillon sur mon vieux fauteuil accoutumé que je traînais souvent sous l'appentis jouxtant ma cabane pour me protéger du soleil ou des intempéries. J'étais intrigué, pour sûr, par ce nouveau songe. Y avait-il, entre tous ces rêves des derniers jours quelque lien? Que

devais-je en comprendre? À quoi cela servirait-il de me questionner, de me torturer le ciboulot? Si cela avait un sens, il se révélerait bien par lui-même. Il fallait juste être un peu patient.

## Songe 4

Comme s'il voulait me mettre l'épreuve, le Grand Esprit du songe me sevrâ pendant quelques jours du flot des visions qui agitaient mon sommeil. Du moins elles n'affleuraient plus jusqu'à ma conscience, à mon souvenir. J'étais un peu contrarié, car il y a quelque chose de distrayant à entrer dans la féerie de ces images décousues comme celles d'un film inventé par un cinéaste délirant. Puis, un bon matin, juste avant d'ouvrir les yeux, je vis une bête se glisser furtivement derrière mes paupières, un renard, avec sa longue queue rousse. Il furetait à gauche et à droite, reniflant, semblant chercher quelque chose dans les buissons. Et, comme s'il m'avait soudain aperçu, il s'arrêta net et pointant vers moi son museau il entrouvrit ses mâchoires comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose... Et clairement je l'entendis...

« Les temps changent. Il n'y a pas si longtemps encore, toutes les bestioles dont je me nourrissais, mulots, souris, musaraignes, campagnols, grenouilles, grouillaient dans les sous-bois et je pouvais m'en nourrir à satiété et satisfaire l'appétit insatiable de ma progéniture. Mais j'ignore pourquoi elles se font bien rares maintenant comme si elles avaient décidé de s'exiler vers des territoires plus propices à leur mode de vie. Les pluies se raréfient, je l'ai remarqué, les sources abondantes partout autrefois, se sont tarées peu à peu et le sol asséché se change en poussière. Comme mes congénères, je devrai me résoudre à fixer mon gîte plus au nord où elles ont immigré. Je ne saurais dire si c'est le geste à poser... si cela ne servira qu'à repousser l'échéance... Mais il faut d'abord manger et vivre et marcher vers notre salut... »

Dans les rêves, il n'est pas surprenant qu'un animal puisse prendre la parole. Mais le discours de ce renard, si clairement exprimé, me remua. L'état de la situation qu'il décrivait si bien semblait émaner de quelque enquête scientifique. J'avais moi-

même, je le constatai, pris conscience du même phénomène et je m'étais adonné à lire, récemment, des articles faisant état des mêmes observations. Le climat se modifiait, insensiblement à courte vue, mais inéluctablement. Les médias avaient commencé, depuis quelque temps, à diffuser des reportages sur l'assèchement progressif des sols dans les régions méridionales du pays. Sans être catastrophique, la situation était inquiétante, selon plusieurs spécialistes interviewés.

## Songe 5

La chaîne des songes s'allongea, s'allongea, au fil des jours. D'abord, ce fut une buse qui, au détour d'un sentier, perchée sur une branche haute d'un vieil hêtre rabougri, m'adressa la parole. Puis une biche si peu farouche qu'elle s'approcha de moi, de si près que j'aurais pu lui caresser le mufle. Un autre jour, deux loutres enjouées sont venues cabrioler autour de mes pieds en mouvement en émettant de petits cris perçants, si bien que je dus m'immobiliser pour éviter de culbuter. Le lendemain c'était une ourse accompagnée de ses deux oursons qui me barra le chemin, en grognant. Alarmé, je me figeai sur place, mais comme la bête ne semblait pas agressive, je ne fis aucun geste pour la détourner de mon chemin. Elle s'approcha encore en me fixant du regard et en hochant la tête, comme un chat qui attend sa pitance. Tous les deux nous nous sommes toisés pendant un long moment. Je finis par comprendre qu'elle voulait dire quelque chose, me communiquer un message, mais dans l'état de stupéfaction dans lequel j'étais enlisé, je n'arrivais pas à l'interpréter. Tous ces animaux qui peuplaient maintenant mes rêves, venaient à moi sans crainte, comme s'ils voulaient m'amadouer ou me révéler quelque secret...

Et il y eut, un bon matin, caracolant et gesticulant à cent pas devant moi, une bête hirsute qui rognait et pestait à faire frémir le diable en personne. En me voyant, il fit volte face. Je le reconnus... Oui, c'était bien... un carcajou. Mais que faisait-il là à cette latitude? Et elles se méfient tant d'habitude de la gent humaine ces bestioles-là, que j'étais médusé qu'il n'ait pas pris la poudre d'escampette à toutes pattes en

m'apercevant. Au contraire, d'un pas craintif mais décidé, il se dirigea dans ma direction. Je ne savais pas à quoi m'attendre, car sa réputation de carnassier féroce et implacable le précédait. Je ne suis pas d'un naturel peureux, mais là, quand même, je me méfiais un peu de celui qu'on appelait « ours puant » à cause du fort parfum qu'il dégagait. Il s'approcha jusqu'à un mètre, me fixant de ses petits yeux vifs et acérés comme ceux d'un crocodile prêt à l'attaque. Immobile comme la femme de Loth, je soutenais son regard froncé, prêt à riposter s'il le fallait. C'est alors qu'il commença à baragouiner, un peu comme un vagabond ivre mort. Hébété, je n'y entendais goutte, bien sûr. Puis, peu à peu son bafouillis guttural devint intelligible. Tout en l'observant à la dérobée, je l'écoutai avec attention, car c'est à moi qu'il s'adressait. Oui, il me parlait, et son discours était clair, cohérent, limpide comme celui d'un prophète enflammé s'adressant à la foule Et ainsi s'exprimait la bête.

« Je suis le Grand Carcajou. Gulo gulo le glouton. Le diable incarné... C'est dans les Profondeurs terriennes que j'ai été engendré au gré des siècles et des siècles, dans le Magma primordial, Semence lumineuse du Bigre Boum. Là, dans le four de la Grande Matrice originelle, j'ai grandi avant d'être expulsé, enfantement fabuleux, dans une explosion de laves monstrueuses, crachées jusqu'au ciel par les tuyères volcaniques. Et mon cri primal fut si retentissant que tous les êtres vivants qui l'entendirent par-delà fleuves, mers et montagnes en furent épouvantés et coururent chercher un refuge pour échapper à cette menace qui dévalait en grondant comme un torrent déchaîné. Et je me sentis le maître du monde et, épris des grands espaces, je commençai ma vie de vagabondages dans les régions désolées et glaciales de la toundra et de la taïga.

Les siècles défilèrent et, au gré de mes pérégrinations, je rencontrai d'autres créatures, certaines menues et vives et d'autres imposantes et lourdaudes. Il y en avait des craintives, fuyant au moindre bruissement et d'autres presque aussi hardies et impitoyables que moi. Il est vrai que mes méthodes pour me procurer ma pitance étaient souvent sans pitié, mais

jamais je ne tuais pour le seul plaisir et, le plus souvent, je me contentais de ronger des carcasses trouvées au hasard de mes expéditions. Nul être vivant n'osait m'approcher et fuyait en m'apercevant. Cette réputation de dangereux prédateur aurait pu me déprimer, me mortifier, mais au fond elle me convenait, car ainsi je pouvais vivre dans la tranquillité, rarement incommodé par des visites inopportunes, parfois dangereuses, car seuls les bipèdes longilignes aux armes invisibles avaient le pouvoir de me frapper.

Malgré tout, parmi tous les hôtes des vastes forêts septentrionales aux frontières inatteignables, j'ai droit au respect car, maintes fois, j'en ai tiré plus d'un de graves dangers et même d'une mort assurée, par ma ruse, mon audace et par la crainte que ma seule vue provoque. Je suis le solitaire parmi les solitaires. On ne peut pas dire que j'ai des amis. Mon allure est disgracieuse, ma robe malodorante et repoussante, mes cris sinistres et terrifiants. C'est à peine si je peux, lorsque vient le temps des amours, trouver une semblable pour m'accoupler et continuer la race qui, petit à petit, se rétrécit comme peau de chagrin. Et peut-être à cause de cette vie esseulée que je mène depuis si longtemps, j'ai acquis un don rare (ou l'ai-je toujours eu sans le savoir?), celui de la prescience. À cogiter des nuits entières en regardant frémir les étoiles dans le ciel boréal, il arrive qu'on puisse se projeter dans l'avenir, en d'autres temps, en d'autres univers. Certains de mes rêves sont fabuleux, auréolés de scènes d'aurores barbouillées d'ocre, d'émeraude et de vermillon; d'autres glacent par les images d'horreur qu'elles projettent jusqu'au plus profond du cerveau et font regretter de posséder un tel pouvoir. »

Jusqu'ici, je me suis abstenu de dévoiler ces songes qui me hantent et m'accablent chaque nuit depuis quelque temps. Mais à qui pourrais-je le faire? Qui peut donc m'entendre?

### **Songe 6**

À compter de ce jour, comme un leitmotiv, le fantôme du Gulo ne cessa d'obséder mes rêves et ce qu'il débitait m'épouvantait. J'essayais bien de fuir, mais mes jambes



refusaient de me porter. Comme un paralysé j'étais. Comme un condamné, je devais écouter sa litanie pareille aux prophéties d'un certain Michel de Nostre-Dame...

« L'an deux mille trente,, le nombre clignote, là sous la calotte entre mes oreilles, et je peux l'entendre murmurer aussi telle une invocation ... Depuis cinq années déjà le ciel est sans nuages et de pluie il n'est tombé que rarement et parcimonieusement... Plus au Sud où il m'arrive parfois de m'égarer, sévit la sécheresse, les récoltes brûlent et s'enflamment parfois. Les animaux meurent aussi et la misère on la voit partout autour des habitations. Mains ruisseaux ont disparu tout simplement. Le niveau de l'eau de plusieurs rivières et lacs est au plus bas; les sources approvisionnant certains villages des campagnes se sont taries, obligeant les élus à trouver rapidement des solutions de rechange,,

Pendant ce temps les eaux ont envahi les berges des régions orientales du pays, partout à partir du golfe du grand fleuve. Je l'ai vu, de mes yeux vu, lorsqu'une fois je me suis aventuré jusque là. Des riverains avaient dû abandonner leurs demeures submergées et déménager leurs pénates au sommet des monts avoisinants, accablés d'inquiétude, ne sachant que penser face à cette catastrophe que de mémoire d'homme on n'avait jamais connue. »

Aussitôt que j'ouvrais les yeux, les paroles de l'ours puant m'assaillaient comme des nuées de moustiques me poursuivant à longueur de journée sans que je puisse m'en débarrasser. Je commençais à comprendre... mais mon esprit refusait d'accepter ce sinistre augure qui sortait de sa gueule. Et malgré mon malaise, mes appréhensions, je ne pouvais refréner ma hâte d'entendre la suite, comme quand on se laisse entraîner par les péripéties d'un roman de science-fiction, d'aventure ou même d'horreur. J'accueillais la nuit avec bonheur, un peu soucieux à l'idée de ne pas retrouver messire Carcajou, sautillant maladroitement, toujours aux aguets, à travers les forêts clairsemées des étendues septentrionales. J'étais, j'ai presque honte de l'avouer, comme un enfant à qui l'on raconte une histoire pour s'endormir.

### **Songe 7**

Mais ma crainte était vaine, car immanquablement, dès que je fermais l'œil il apparaissait derrière un fourré et, se faufilant à travers les troncs serrés, se rapprochait un peu, à portée de voix, toujours vigilant, en alerte.

« À partir de cette année-là, à mesure que les saisons défilaient, je constatai des changements étranges partout sur le territoire que j'avais l'habitude de sillonner. D'abord, les étés devenaient de plus en plus chauds, même torrides, ce qui, sous mon manteau de fourrure devenait parfois insupportable. Je devais alors, ce qui ne me plaisait guère, me plonger dans l'eau d'un lac, ou mieux d'une rivière. Mais cette eau, je m'en rendis compte, n'était plus rafraîchissante comme autrefois, souvent tiédasse et peu ragoûtante.

Et puis, les hivers devinrent de plus en plus doux et les averses de pluie remplacèrent les chutes de neige, si abondantes Il n'y a pas si longtemps. Et je remarquai, phénomène que je trouvais fort singulier, incompréhensible même, la venue dans les parages d'un nombre grandissant de ces bêtes à deux pattes, celles-là souvent armées de ces pétards qui crachent du feu etn peuvent vous frapper de loin.

Non moins étonnant fut l'immigration de plus en plus massive de centaines, de milliers d'animaux de toutes espèces qui n'avaient jamais fréquenté auparavant les régions nordiques. Ils semblaient désorientés, désemparés, dans ce nouvel environnement avec lequel ils n'étaient pas familiers. Bien sûr, au début, cela m'enchantait car je n'avais plus à parcourir des centaines de kilomètres pour trouver ma pitance. Ce fut pour moi une période faste pendant laquelle je me goinfrai et bâfrai comme le glouton que j'étais. Malgré cela, je m'interrogeais. Que se passait-il donc? Je sentais bien qu'un phénomène important, exceptionnel, était en train de se produire, mais malgré mon don de prescience, je n'arrivais pas à en détecter la cause et l'origine. »

C'est partir de ce moment-là que je compris ce que ces songes signifiaient vraiment. Comme tout le monde, même si je vivais

retiré et en solitaire, je n'étais pas sourd ni aveugle à toutes les rumeurs et à tous les avertissements qui circulaient, sur les ondes et dans les journaux, à propos des désordres du climat dont les effets sur notre pauvre boule bleue esseulée devenaient de jour en jour plus véhéments, virulents. Moi qui m'étais retiré loin de cette ville où j'avais vécu une partie de ma vie, cette ville bruyante, poussiéreuse, abrutissante, peuplée de zombies, horde échevelée qui court, court, on ne sait après quoi, l'argent, les diplômes, les viles récompenses... Et il fut un temps où je ne pus souffrir plus longtemps la vue de ce spectacle pathétique, insupportable, de cette agitation frénétique, effrénée.

Partout on polluait la Terre, la pauvres Terre, de mille façons, le sol, l'eau, l'air, mais la pire pollution était celle des esprits, dévoyés par les discours des psychopathes élus pour les gouverner et de la myriade de leurs thuriféraires qui rabâchent à satiété leurs demi-vérités et leurs mensonges. J'étais incapable de les entendre déglutir jour après jour leurs grimaudages fallacieux concoctés par d'habiles scribouilleurs pour suborner les besogneux et les transformer en ânes dociles, en troupeau moutonnier. La vomissure me montait dans la gorge lorsque je les voyais tous laisser polluer leur cerveau par de cette infecte ratatouille.

## Songe 8

C'est là que je commençai à noter ces songes, dont le contenu devenait de plus en plus pointu et intrigant, dans un petit carnet que je m'étais procuré au dépanneur du coin. Comme ma mémoire était devenue de plus en plus précaire et défaillante, j'avais décidé de consigner avec le plus d'exactitude possible les propos du seigneur Gulo. Il parlait de dates, de décennies et cela m'intriguait, piquait ma curiosité. Peut-être ses harangues pourraient-elles servir à quelque chose... Car si je n'errais pas, il y avait péril en notre beau et riche royaume. Il y avait longtemps que je n'avais pas écrit, je veux dire davantage que des notes sur un bout de papier. Depuis l'école primaire, en fait, quand notre bonne maîtresse, mademoiselle Latulipe, nous forçait à nous esquisser toutes les fins de semaine à scribouiller des textes sur des

sujets le plus souvent farfelus qui plaisaient surtout aux filles. Ma mère, j'ignore pourquoi, avait conservé mes livres d'école et je les retrouvai, comme par miracle, dans le vieux coffre qui m'avait suivi depuis mon départ de la maison paternelle : un vieux Larousse élimé et une grammaire Grevisse dont il manquait quelques pages. À partir de ce moment-là, je m'efforçai, dès mon réveil, de consigner le plus minutieusement possible, tel un scribe pharaonique, les paroles prophétiques (du moins le croyais-je) de Carcajou le devin.

« Sur le boulier du Temps, les billes sautillent allègrement et comptent les jours, les semaines, les mois, les années... Les chiffres, je les vois... comme des signaux de fumée qui montent, montent vers les nuages avant de s'y marier. Deux mille trente-trois, trente-quatre, trente-cinq... Je les vois bien... je peux les nommer... mais j'ignore ce qu'ils signifient... mon cerveau de Gulo ne saisit pas tout. Il perçoit, il sent, mais il ne peut percer l'énigme. L'avenir est entaché de mystère. Le temps s'assombrit... l'horizon s'épaissit, on dirait qu'une tempête approche... Elle gronde au loin comme un tonnerre d'orage...

Je fouine dans les broussailles qui craquent sous mes pas, dépouillées de leurs feuilles étiées comme des flocons qui s'éparpillent



au vent. L'air est sec. La chaleur torride. Les grands arbres aussi sont dénudés et leur écorce se fendille et s'effiloche comme les loques de miséreux. Les sources sont taries. Pas un point d'eau où je pourrais me désaltérer. Où aller? Toujours plus au nord dans ces contrées couvertes de glace il n'y a pas encore si longtemps? Partout des carcasses qui pourrissent au soleil exhalant des miasmes qui me répugnent, moi qui d'habitude n'ai pas le dégoût de m'en



repaître. Dernièrement, j'ai même aperçu parmi ces charognes des cadavres décharnés, réduits à l'état de squelettes que je reconnus comme ces curieuses bêtes à deux pattes qui, il n'y a pas si longtemps, prenaient plaisir à me pourchasser et à me harceler. »

En même temps que Carcajou racontait tout cela, je le voyais recru de fatigue, harassé, au comble de la lassitude, du presque désespoir.

### Songe 9

Dans mon carnet, je note. Ce matin, les yeux encore barbouillés de mes visions nocturnes, un flot d'images encombrait mon cerveau, tellement, que je fus incapable durant un long moment de m'en dépêtrer. J'étais confus, ne sachant quel fil tirer pour dénouer ce noeud gordien, inextricable. Je fermai les yeux et c'est la voix de Gulo que j'entendais. Sa respiration était haletante. Sa voix, rauque, on aurait cru qu'il suffoquait. Puis, peu à peu, le jour se fit et je retrouvai sa trace...

« Dans le ciel, les aurores boréales se succèdent à un rythme que je n'avais jamais observé. Leurs couleurs sont plus vives et leur clarté plus ardente. Elles tournoient dans l'azur glacial comme des maelströms déchaînés. Spectacle fantastique et hallucinant à la fois qui excite la panique sur tous les êtres vivants, aériens ou terrestres qui continuent d'envahir la région. Et il y a ces orages aussi qui explosent ici et là et grondent comme des monstres fabuleux à faire frémir les plus audacieux. Partout, dans cette fantasmagorie, d'étranges formes apparaissent, des lettres et des chiffres que me souffle mon cerveau de bête, A N N Û S D O M I N I 2 0 3 9.

Le territoire se peuple. Chaque jour maintenant je vois défiler à travers les arbres cotés par des mois de sécheresse des centaines de gens, hommes femmes et enfants, hirsutes, épuisés, hors d'haleine. Certains sont grimpés sur des espèces de traîneaux roulants tirés par de grosses bêtes qui semblent à bout de souffle. D'autres arrivent montés sur le dos de ces espèces de caribous aux naseaux dégoulinants ou enfourchant des machines pétaradantes qui empestent. Et il y en a

encore qui, tels des oies en migration, traversent le ciel vers le nord pendus à d'énormes insectes tonitruants et viennent s'échouer dans la steppe.

Partout des campements se forment. Les hommes fabriquent de petits abris de fortune, pendant que les femmes s'occupent des enfants qui pleurent et gémissent. Ils semblent affamés. Les plus âgés, marchant à la queue leu leu, se dirigent vers un lac à moitié asséché à l'odeur fétide, non loin, avec des écuelles pour rapporter de l'eau. Là, au milieu, on allume un brasero. Je suis épouvanté, car s'il advenait qu'une étincelle s'envole et vienne atterrir sur l'herbe plus inflammable que de l'étope, ce serait sûrement la catastrophe, toute la plaine s'embraserait dans un instant, tout s'envolerait en fumée. Tout autour, on s'assemble. Chacun quête un morceau. C'est la pagaille. Bien sûr, il n'y a pas assez pour satisfaire tous les appétits. Les enfants sont les premiers à être servis, puis les vieillards.

Sitôt terminé le festin, tous se dispersent et regagnent leur cachette. Pour un temps, c'est le silence qui n'est interrompu que par des pleurs de détresse et des geignements qui détonent çà et là, car la faim n'a pas été apaisée. Les seuls parmi ces migrants qui sont encore debout font la ronde pour veiller à maintenir la paix et le calme.

J'en vois quelques-uns qui s'éloignent du campement. Ils ont l'air de chercher quelque chose. Certains se dirigent vers le lac, d'autres vers un mont voisin encore garni d'arbres décharnés. S'ils croient trouver encore quelque gibier, ils seront certainement déçus. Je le sais, moi, qui ai sillonné la région depuis des mois et ne trouvant, pour me nourrir, que des charognes et des carcasses racornies par la chaleur extrême. »

Comme Gulo peine à trouver les mots pour nommer tout ce qu'il voit pour la première fois, j'essaie de mon mieux de traduire, dans mon calepin, ce qu'il raconte dans son charabia débité à bout de souffle. Il ne semble pas comprendre ce qu'il se passe, cet afflux soudain et incessant de créatures bruyantes. Je le vois, il semble affolé par tant de brouhaha si près de lui, habitué qu'il est à la totale solitude. Tant

bien que mal, c'est de loin qu'il observe cette invasion, car dans cet contrée, il a toujours été le prédateur et non la proie.

### Songe 10

Je dors de plus en plus, mais mal. Mon cerveau est exténué par tant de visions déprimantes, cauchemardesques. Il m'arrive même parfois maintenant de me prendre moi-même pour ce damné carcajou. Ce dont il est témoin, ce qu'il raconte, on dirait que cela émane de mon esprit en ébullition. Je ne sais plus bien faire la différence entre ses yeux, tous ses sens et les miens. Quelques instants, mes perceptions sont embrouillées, confuses. Je dois me faire violence, remuer vigoureusement ma tête de haut en bas, de droite à gauche, pour m'extraire finalement de cette insupportable illusion. Mais malgré cette gêne, j'ai toujours hâte que me gagne le sommeil pour replonger dans cet univers d'apocalypse.

« C'est écrit dans les rares nuages qui roulent au-dessus de ma tête, ces chiffres qui lentement s'effilochent : 2042. Je ne sais comment, mais je peux les nommer. Les migrants ont continué à affluer et c'est maintenant par dizaines que se comptent les nouveaux campements établis dans ce territoire et encore plus au nord. Si, au début, ils arrivaient par petits groupes, c'est maintenant dans d'immenses chariots puants et ronflants qu'ils sont transportés. Toute la plaine, à perte de vue, est envahie par leurs abris étalés le long d'étroits corridors. Ceux qui les érigent ont tous la même allure, on dirait d'immenses fourmis qui se hâtent d'achever leur fourmilière. Le tapage qu'ils font, les criaillements, les pleurs, les vociférations de tous ces nouveaux arrivants qui courent, chahutent, me brisent les oreilles et aussi je me tiens à distance. C'est surtout lorsqu'ils se rassemblent lorsque retentit un grincement intenable que la clameur monte. On se bouscule pour s'accaparer des sachets que les fourmis géantes leur lancent à la ronde. Après le tumulte s'apaise et la paix revient jusqu'à la nuit tombée alors que le même manège se répète. Et il en est ainsi jour après jour. Il n'y a que les petits qui s'écartent parfois du camp courant les uns après les autres, se fauflant comme des

jeunes loutres enjouées. Il sont rapidement rejoints et ramenés aux abris par leurs mères à la voix criarde et cristalline. Quand vient la nuit, tout bruit cesse. On ne voit que les petites lumières qui clignotent le long des allées. Parfois des pleurs qui percent le silence mais bientôt, après quelques grognements, la paix revient.

Curieux, j'en profite pour me faufler entre les abris à la recherche des maigres restes abandonnés ici et là, car la faim me tenaille, le gibier dont je me nourris habituellement étant devenu plus rare qu'un jour de pluie. Je suis prudent, car j'ai vu les grandes fourmis utiliser ces bâtons qui crachent le feu. Je suis inquiet, car je me demande ce que je ferais si un beau jour tous ces envahisseurs quittaient les lieux. Je n'aurais d'autre choix que de prendre la route plus au nord. Si tous les envahisseurs sont arrivés du sud, plus nombreux que des essaims. c'est que là-bas la vie était certainement devenue insoutenable. C'est du moins ce que je crois. »

Ce que je comprenais du baragouinage de maître Gulo, c'est que des soldats avaient été dépêchés, avec leur attirail militaire de campagne, des tentes, des vivres, des équipements d'hygiène et de soins, pour accompagner ces milliers de personnes qui avaient pris la route du nord pour échapper à la dévastation, comme cette immigration massive pouvait le laisser supposer. Leur mission devait consister à assurer l'ordre et à empêcher que ces pauvres gens qui avaient fui leurs foyers et abandonné leurs biens, meurent d'inanition. C'est probablement le gouvernement qui avait pris, en dernier recours, cette décision, incapable, malgré les moyens formidables mis en oeuvre pour contrer la dégradation extrême et irrépressible de la partie australe du territoire québécois, causée par les lents et inexorables effets du réchauffement de la température. Je pouvais me faire une image, à travers les propos décousus et flous parfois du carcajou, de la détresse qui régnait dans ces campements, des mères désespérées dont les enfants déjà souffreteux, dépenaillés, ne mangeaient que rarement à leur faim, souvent qu'une fois par jour, la nourriture en sachet peu ragoûtante qu'on leur servait étant conçue pour des adultes. Bien sûr, l'ordre était maintenu au bout du fusil, mais

cela n'empêchait pas les hommes et les jeunes gens désœuvrés de se livrer nuitamment à la maraude pour commettre quelque rapine ou pour dénicher une compagne de fortune. En raison de la présence de l'armée, le désordre et le brigandage ne semblaient pas un problème, puisque Gulo pouvait sans trop de difficulté circuler dans le camp une fois la nuit tombée. Est-ce que je me méprenais sur la gravité de la situation? Je comprenais, pour avoir déjà vu dans des reportages télévisés des scènes montrant des gens fuyant la guerre entassés dans de pareils camps de misère, que le cours des choses était catastrophique.

## Songe 11

Dans les rêves, le temps diffère de celui du monde éveillé. Aussi, j'ai du mal à anticiper la progression de Carcajou année après année. J'ignore par quel mystère ou magie il réussit à situer ses songes dans une époque bien arrêtée. Ses antennes doivent être correctement déployées pour capter les ondes que diffuse Bigre Boum depuis les quinze milliard d'années de son éjection de la matrice primordiale. J'ai hâte de découvrir, quand je vais replonger dans l'ancre des rêves, à quel moment de l'histoire il reprendra son récit.

« Comme dans la clepsydre, le temps continuait à couler pour marquer les années. Dans le tourbillon, je voyais distinctement danser à la queue leu leu les chiffres 2-0-4-7. Du camp, il restait peu de choses. Les vivres s'épuisant, les grandes fourmis n'avaient pu contenir la colère de la population affamée qui, tous les matins, s'entassait derrière les clôtures où elles s'étaient retranchées. Quand le rationnement commença, les bagarres, les échauffourées et les rixes devinrent de plus en plus nombreuses et violentes. Chaque jour, il y avait des blessés et des morts. Seuls les plus forts et les plus hardis réussissaient à survivre, les faiblards et les froussards étant repoussés et souvent piétinés. Aucune pitié donc pour les femmes, les vieillards et les enfants qui mouraient chaque jour de faim et de maladie par dizaines. Et il arriva un temps où les insectes portant bâton qui restaient encore, car plusieurs avaient été attaqués et

abattus, ne purent résister à la horde de déchaînés devenus pires que des bêtes sauvages.



Un petit nombre seulement put s'échapper, n'ayant d'autre choix que d'emprunter la direction du sud. Sous un soleil insoutenable qui brûlait tout, privé d'eau, car le lac voisin s'était transformé en marais, la rivière l'alimentant s'étant tarie. Désormais sans la moindre parcelle de nourriture à se mettre sous la dent, les derniers occupants finirent leur vie dans des douleurs atroces. Leurs cadavres qui n'avaient même pas le temps de pourrir avant de se dessécher jonchaient partout le sol. Mais toute vie n'avait pas encore disparu. Il restait quelques malfrats et pillards qui essayaient, avec les réserves qu'ils avaient dérobées et camouflées, de survivre encore quelque temps. Jusqu'au jour où je les ai vus partir avec leurs bâtons de feu, un sac accroché au dos. Ils traînaient derrière eux, liées par le col au bout d'une longue, hirsutes, dépenaillées, à moitié nues, quelques femelles aux longues chevelures qui avançaient péniblement en claudiquant. Un moment, me vint l'idée de les suivre de loin mais j'y renonçai. S'ils m'apercevaient, ils se lanceraient sans doute à ma poursuite et feraient certainement tout pour m'abattre afin de s'emparer de quelques bouchées de ma chair, même si elle est réputée infecte, immangeable. D'ailleurs, pouvaient-ils aller bien loin dans ce four suffocant, pire qu'un enfer, qu'était devenue la toundra.

Et je me retrouvai seul dans cette immensité maintenant désertée, silencieuse comme un désert consumé par le feu d'un soleil plus virulent que les flammes de l'enfer de Dante.. Je n'eus plus faim

pendant quelque temps, car je pouvais me repaître de tous ces cadavres éparpillés ça et là qui achevaient de pourrir, souvent déjà ratatinés, desséchés, racornis. Si bien que pendant quelques lunes, je pus survivre assez grassement. Mais bientôt, il faudrait que moi aussi je quitte ce lieu désolé devenu un cimetière de détritres et d'immondices qui le rendait invivable. »

Ainsi avais-je noté ce que j'avais retenu des observations de Gulo. Le vaste campement des réfugiés de la débâcle climatique qui avait frappé la région australe du Québec, et probablement aussi de tous les états américains plus au sud, avait sombré, entraînant dans le néant tous les êtres vivants qui y avaient vécu. Même les militaires qui disposaient de ressources extraordinaires leur permettant de tenir un long siège, avaient été forcés, leur nombre grugé par la maladie et leur moral miné par le désespoir, de s'avouer vaincus et de retraiter. Il est toutefois permis de douter, qu'en l'absence de toute vie, humaine, animale ou végétale sur leur passage, ils aient pu se rendre bien loin.

## Songe 12

Il se passa un long moment avant que Gulo ne réapparaisse dans mes rêves. Je me demandais ce qu'en pouvait être la raison. Le reverrais-je même? Est-ce que l'aventure était terminée? Avait-il péri lui aussi, même si je le savais capable de surmonter les difficultés de ce milieu hostile? Je ne désespérais pas toutefois, car je sentais qu'il manquait un chapitre ou deux à cette histoire. Je restai donc à l'affût, l'oreille tendue et l'esprit ouvert. J'en voulais savoir le dénouement. L'heure de la fin du monde avait-elle sonné? Ou un miracle se produirait-il soudain pour sauver la Terre et ses habitants de l'extinction totale?

Lorsque Gulo se manifesta enfin, un après-midi que je m'étais assoupi sous l'appentis de ma cabane, il était à peine reconnaissable, amaigri, rachitique, la toison hirsute comme une touffe de chardons. Ses mouvements étaient lents, il semblait affaibli. Il vacillait sur ses pattes, on aurait dit qu'il était tout prêt de s'affaïsser. J'attendis qu'il ouvre la gueule, qu'il dise quelque chose, lui d'habitude si disert. Il est resté silencieux, la tête

inclinée, fixant le sol. Puis il roula sur le côté. Il ne bougeait plus... Après un long moment, il ouvrit un oeil et ses lèvres frémirent. Un son éteint, guttural s'échappa de sa gorge... On aurait cru qu'il voulait parler, me confier encore quelque chose...

« Je n'ai rien trouvé à manger depuis... C'est la fin... J'aurais voulu me rendre là-bas, plus loin... bien plus loin, au pôle, là où peut-être il reste encore de la vie, de l'espoir, si les glaciers ne se sont pas tous effondrés, si la mer gonflée par les masses gigantesques d'eau qu'ils ont libérées n'a pas tout englouti, noyé... Reste-t-il quelqu'un vivant dans ce monde devenu un désert, une terre de Caïn, où même le vent a cessé de souffler, de bruire? Des pilliers qui avaient pris la fuite avec les fruits de leur brigandage, je n'ai retrouvé aucune trace. Sont-ils morts ou ont-ils trouvé quelque oasis où ils ont pu s'établir et survivre, peut-être... La désolation extrême qui se présente à ma vue, me laisse croire qu'il n'y a aucune chance que cela soit. C'est la fin... pour moi en tout cas... le dernier des carcajous va s'éteindre ici. En attendant cette seconde, mon cerveau s'inonde d'images fabuleuses, comme un ras de marée titanesque, un tsunami formidable, qui roule en vagues, gonfle, gonfle, submergeant tout, même les plus hauts monts, même l'Everest. Et ici commence la nouvelle ère des poissons et des baleines... C'est fini... fin... »

Ses paupières se sont closes, ses flancs ont cessé de tressaillir et il ne bougea plus...



## Épilogue

### La dernière note d'Absalon Beausoleil

J'ai voulu transcrire le plus fidèlement possible les discours de Gulo. Chose difficile, car son langage était souvent défaillant et je devais essayer de me représenter aux mieux les lieux et les situations que je voyais

défiler dans mes rêves. Surtout qu'au matin, une fois qu'on a ouvert les yeux, les souvenirs qu'il nous reste de nos songes sont souvent embrouillés, enchevêtrés dans le brouillard de la nuit. Maintenant qu'il a trépassé, avec lui mes rêves et mes cauchemars ont pris fin. La nuit du moins. Mais je ne peux m'empêcher de songer, de réfléchir, d'essayer de saisir le sens de toutes ces visions dans lesquelles le carcajou a pu s'insinuer dans mon cerveau. Pourquoi d'abord cette bête immonde, cet ours puant, cet animal méprisé partout? Pourquoi ces révélations consternantes qu'il faisait sans broncher, sans même un semblant, dans la voix, d'émotion, de commisération. C'est la fin du monde que par bribes il annonçait... Je mis quelque temps à le comprendre. En fait, je crois, je refusais de le suivre sur la voie de ce que je prenais pour des élucubrations, des fables à dormir debout, des inventions incroyables, grotesques...

Mais oui, depuis combien de temps, de décennies, quelques sages, quelques esprits éclairés, nous avertissaient que notre acharnement, notre furie, à abîmer, à mutiler, à dégrader, notre nef fragile, moins que grain de sable dans le Cosmos, nous mènerait à l'anéantissement, à l'extinction. Devenus orgueilleux, ses passagers de quelques millénaires, ont commencé à l'abîmer, à la ravager, sans tenir compte des conséquences. Vogue la nacelle! Toutes les richesses qu'elle recèle dans ses flancs, je les dilapide, les gaspille, les transforme en une pléthore de gadgets aussi polluants qu'inutiles. La course à la richesse, l'appât du gain sont devenus le credo universel. Le quart de cette population qui la peuple se rend malade à force de goinfreries, alors que les autres n'ont pas de quoi satisfaire leur appétit. Des enfants travaillent, parfois attachés comme des esclaves. Beaucoup succombent chaque jour, alors que sous nos latitudes, ici, sous nos yeux, c'est la bombance, l'opulence, la surabondance : voitures de luxe par millions, habitations princières équipées de toutes les commodités, toujours beaucoup trop vastes pour le nombre de personnes qui y logent, services de toutes sortes assurant les soins de santé et l'éducation...

Et nos chefs d'état, sous l'emprise des barons de la Piasse, ont tardé à agir. Il ne

fallait surtout pas freiner tous les business effrénés destinés à enrichir la poignée de malfrats milliardaires qui contrôlent la planète. Aucuns, parmi les puissants - bien au contraire! - n'ont eu le courage de se lever pour semoncer leurs vis-à-vis et leur indiquer la voie. Il aurait fallu un leader, une figure messianique à la voix puissante pour influencer sur l'opinion, insuffler le sentiment d'urgence d'agir, de changer les comportements malsains, les habitudes nocives. Pour cela, il fallait d'abord adopter des valeurs plus humaines, l'entraide, le partage, la bienveillance, l'empathie...

Mais de tergiversations en atermoiements, en dérobades, cela n'arriva jamais. Et ce sont les nations les plus puissantes, les plus riches, les mieux équipées pour lutter, pour utiliser leurs savoirs et leurs ressources afin de repousser les nuages de mort qui s'accumulaient à l'horizon, qui faillirent. Ils étaient devenus des monstres, ces présidents, rois, empereurs et tyrans, sans yeux et sans oreilles pour voir et entendre la voix de la sagesse que quelques-uns, demeurés humains, prêchaient encore. Cela ne pouvait pas continuer ainsi et la nef, hâve, maintenant dépouillée de ses défenses, s'embrasa et se consuma peu à peu, puis de plus en plus rapidement, l'Amérique, le Canada et le Québec avec, comme on dit. Ni l'Europe ni l'Asie, non plus que l'Océanie, n'y échappèrent.

En ce qui me concerne, à mon âge, soixante-dix-sept ans, je n'ai pas à m'en faire, dans trente ans, j'aurai rejoint le peuple souterrain depuis belle lurette. Terre on l'avait nommée et elle aura sombré avec ses enfants. D'autres extinctions l'avaient menacée auparavant. Cinq fois déjà! Des sommités en la matière l'avaient prédit; cela avait failli se produire. La sixième serait totale, parole de Carcajou, Ainsi avait parlé Gulo Gulo, la sale bête, la plus honnie de la seule planète connue où des êtres vivants avaient acquis cette faculté unique qu'on nomme intelligence. Mais insuffisante pour prendre les moyens de la sauver du désastre, eux y compris.

*Marcel Chabot*

Achevé le 17 décembre 2019 à Notre-Dame-des-Prairies (Québec)





## Une histoire d'Antoinette

(version brève)

Oyez, oyez, jeunes et vieux de la famille, je vais vous raconter l'histoire véridique, belle mais triste, de ma très jolie tante Antoinette.

C'était il y a très longtemps, en 1915, au siècle dernier. Née le 4 décembre 1892, tante Antoinette était âgée de 24 ans lorsqu'elle a été victime d'un grave accident ans à Montréal, au coin des rues Saint-Hubert et Ontario.

La maison où elle est née, dans le rang 5 de Saint-Lazare-de-Bellechasse, existe toujours. Elle est aujourd'hui la propriété de son arrière-petit neveu, Charles-Henri Chabot, fils de Maurice, fils d'Alphée, fils de Pierre. Ce dernier épousa Aurélie Bilodeau, la fille d'André Bilodeau, un marchand du village, le 20 octobre 1979. Ils s'établirent d'abord à Saint-Magloire, un village nouvellement fondé. Ils revinrent à Saint-Lazare vers 1886, au moment du décès subit du père d'Aurélie.

Antoinette était la huitième d'une famille qui devait compter 16 enfants, lorsque le dernier né, Albert, est né en 1906. Quatre d'entre eux étaient décédés entre 1999 et 2004, au moment où toute la famille était partie s'établir aux États-Unis, à Somersworth dans le New Hampshire. Le couple croyait ainsi offrir aux enfants une vie meilleure dans les filatures de coton. Ludivine et Albertine y trouvèrent un emploi dès qu'elles eurent atteint l'âge requis, soit douze ans. Elles furent emportées par la consommation un an plus tard. Joseph, l'aîné de la famille, fut frappé par le même mal et s'éteignit à 22 ans. Quant à la petite Léontine, 3 ans, elle contracta probablement la même maladie qui la terrassa. Alors âgée d'une dizaine d'années, Antoinette avait été témoin de tous ces décès et du terrible chagrin de ses parents et des autres membres de la famille. C'est Aurélie qui, inconsolable, prit la décision de revenir au Québec, sur leur ferme, sans tarder. Malgré tous ces malheurs, la jeune Antoinette avait eu l'occasion, à l'école et surtout au contact de compagnes de jeu, d'apprendre l'anglais.

Au retour, elle n'eut d'autre choix que de participer aux travaux de la ferme, d'assister sa vaillante mère et de s'occuper de ses frères plus jeunes. Mais les garçons en âge de donner un coup de main n'avaient qu'une idée, partir gagner leur vie ailleurs. Ils avaient trop vu leurs parents peiner comme des forçats sur une terre de roches. Mais l'argent manquait toujours. Et il fallait que chacun et chacune fasse sa part. Aussi, la jeune Antoinette était bien souvent forcée d'apporter un peu de soutien à son père, déjà usé, passé la cinquantaine, par le travail forcené, les déboires et les contrariétés qui avaient parsemé son existence.

Ainsi quand elle eut 16 ans, elle commença à faire des projets pour partir en ville et trouver un travail. Dans la région avoisinante, il n'était pas



possible de trouver le moindre emploi permettant de gagner sa vie dignement et librement. Sa mère, Aurélie, à qui elle avait confié son souhait, se souvint d'une cousine qui habitait Montréal. Celle-ci voulut bien accueillir cette nièce que sa mère lui avait dépeinte comme débrouillarde, vaillante et bilingue. Ainsi, au printemps de l'année 1911, alors qu'elle avait atteint 18 ans, son père la conduisit à la gare de Saint-Charles où elle prit le train pour cette nouvelle aventure.

La veuve Moreau, une dame âgée, se félicita d'avoir accueilli cette jeune fille pimpante, primesautière, dynamique. Elle fut toutefois un peu déçue lorsque celle-ci lui annonça son désir de trouver le plutôt possible un emploi. Mais elle comprenait cette hâte et l'approuvait au fond. Elle n'eut pas de difficulté à dénicher une place de domestique. Puis ses patrons, un notaire et son épouse, ayant noté son aisance à distraire, amuser et même instruire les enfants, n'hésitèrent pas à lui confier souvent la garde de leurs deux jeunes marmots.

À l'été 1913, une annonce parue dans *La Presse* attira son attention. Le grand magasin Dupuis Frères recherchait une vendeuse attrayante et dynamique, et si possible parlant anglais, pour son rayon de lingerie féminine. La candidate devait avoir de l'expérience, mais Antoinette se dit qu'il ne coûtait rien de tenter sa chance. Le travail domestique et la garde d'enfant commençaient à lui peser. Le monsieur qui la reçut ne parut pas d'abord intéressé par sa candidature. Attrayante, ça elle l'était, mais jeune, trop jeune. Toutefois, son aisance à répondre à ses questions, sa vivacité d'esprit, son entregent, sa voix engageante, pleine d'affabilité, le convainquirent qu'il s'agissait là d'une postulante d'exception. Deux jours plus tard elle trônait derrière le comptoir des dessous et des accessoires affriolants pour dames. Son succès, surtout auprès de ces messieurs cherchant un cadeau

pour la dame de leur cœur, fut immédiat et formidable. Non seulement, était-elle jolie, toujours vêtue sobrement mais avec une élégance soignée, elle envoûtait littéralement sa clientèle avec sa voix chaude et rassurante, sa prestance, sa gentillesse, son port de princesse, en un mot sa beauté.

Elle apprit qu'il se nommait René-Richard ce monsieur chic qui l'avait interviewée. Mais les employés, surtout les jeunes demoiselles, le surnommaient Rich. En fait, il était l'un des directeurs du magasin. Elle le voyait souvent à l'étage qui l'observait, mine de rien. Elle en était un peu gênée, mais comprenait que c'était là son rôle.

Quelque temps plus tard, l'ayant mandée à son bureau, il la félicita pour son travail impeccable et il l'invita à partager un repas avec lui un soir prochain, à sa convenance. Interdite, elle ne sut lui répondre sur-le-champ. Quoique jeune et inexpérimentée, naïve même, elle comprenait que s'engager dans une relation avec un patron n'était pas sans risque. Elle le trouvait beau. Il était élégant. Sa moustache finement taillée, ses yeux marrons perçants, sa chevelure légèrement ondulée lui donnaient une allure princière. De plus il était certainement riche. Mais souhaitait-elle s'aventurer dans une liaison qui serait une source de contrariétés, de tracas et de chagrins? D'un autre côté avait-elle le choix de le décevoir? Elle aimait son travail. Ses gages surpassaient, et de loin, ceux de ses emplois passés, surtout depuis la récente augmentation à laquelle elle avait eu droit. Ses aptitudes pour la vente étaient ainsi reconnues, mais elle comprenait maintenant que l'empressement de Monsieur Rich était dicté par un autre motif.

Quelques jours plus tard, elle dînait avec lui dans un restaurant chic de l'ouest de la métropole. Elle s'attendait à ce qu'il lui fasse la cour. Elle ne s'était

pas trompée. Mais il le fit avec élégance, délicatesse, retenue, en évitant de la heurter. Il ne lui cacha pas cependant que sa beauté, son esprit primesautier,



de refus.

Antoinette savait, pour avoir entendu les cancans répandus par la gent féminine du magasin, que monsieur Rich était un gentil playboy, amateur de bonne chère, de bons vins, de voyages, sportif et adepte des courses hippiques et automobiles. Malgré cela, elle se laissa faire la cour et charmer par ses bonnes manières, sa galanterie, sa prévenance, ses attentions. Et bientôt elle répondit à ses avances et accepta de l'accompagner dans ses nombreuses sorties. Et puis, lorsqu'ils furent plus intimes, il loua un appartement non loin du magasin où ils pourraient se rencontrer à l'abri des regards. À vrai dire, dès le début, cet homme lui avait plu et il n'en fallait pas davantage pour qu'elle en tombe amoureuse.

Contrairement à ses appréhensions, Rich lui resta fidèle, la gâtant plus que de raison, l'entourant de tant de prévenances que cela la gênait. Il voulut même qu'elle quitte son emploi, mais elle refusa net, désirant conserver cette part de liberté qu'un travail lui assurait. Bien sûr, sa liaison avec le patron attisait les ragots, les commérages et la

jalousie chez ses collègues de travail. Mais cela l'indifférait et elle se trouvait heureuse de son sort.

Jusqu'à ce soir fatal, alors qu'elle



revenait de faire des courses, une voiture vint la happer sur le trottoir où elle déambulait vers son domicile, rue Saint-Hubert. Tel que le rapporta le journal La Presse, le spectacle était horrible. La voiture l'avait acculée contre un poteau, lui broyant la jambe droite et créant d'autres lésions dans la région du bassin. On la transporta dans une pharmacie tout près où on lui prodigua les premiers secours. Puis on la conduisit à l'hôpital Notre-Dame, rue Sherbrooke, où les médecins durent prendre la terrible décision de lui amputer immédiatement la jambe réduite en charpie. Un moment son état fut considéré comme désespéré mais elle survécut devant toutefois subir plus tard d'autres interventions qui eurent comme effet d'hypothéquer gravement sa longévité. Et dire qu'elle prévoyait quitter la ville deux semaines plus tard pour visiter sa famille à l'occasion de ses vacances annuelles.

Pendant plus de deux ans, Rich s'occupa d'elle, s'assurant qu'elle recevait les meilleurs soins à l'hôpital. Il intenta pour elle un procès en dommages qui lui rapporta une somme suffisante pour qu'elle puisse vivre sans avoir à se morfondre pour gagner son pain. Il fit aussi confectionner pour elle une prothèse assez sophistiquée pour lui permettre de se déplacer sans que son

amputation soit trop apparente. Elle dut se montrer patiente et courageuse, car sa convalescence fut longue et que les exercices auxquels elle devait se prêter pour recouvrer ses forces et s'habituer au port de sa prothèse, se révélèrent pénibles.

Et survint le jour où, elle dut prendre la décision qu'elle mijotait depuis déjà un long moment. Elle en était venue à la conclusion qu'elle ne pouvait plus imposer à Rich, cet homme qu'elle aimait, sa condition de femme infirme. Ce n'était pas qu'il ait montré quelque dépit à ce sujet ou fait quelque remarque amère, au contraire. Il ne cessait, toujours empressé, de l'encourager et de pourvoir à tous ses besoins. Aussi trouvait-elle difficile de lui faire comprendre que le couple qu'ils formaient et qui devait bientôt, selon leurs vœux, être consacré officiellement, était devenu incongru et irréaliste.

C'est donc à l'été 1918, alors qu'il devenait de plus en plus certain que la maudite guerre allait enfin se terminer et qu'une maladie mortelle nommée Grippe espagnole éclosoit en Europe et risquait de se propager en Amérique, qu'Antoinette fit part à Rich de sa ferme intention de quitter Montréal pour son village natal. Entre-temps, elle était revenue habiter son appartement où elle bénéficiait des soins d'une jeune religieuse infirmière serviable, Sœur Sainte-Aimée-des-Anges, qu'elle avait affublée du sobriquet de Bonne Sœur, ce qui la contrariait. De son côté, cette dernière se plaisait, pour la taquiner, à appeler Antoinette Petite Sœur. Grâce à l'intervention de Rich, elle avait été à ses côtés, à l'hôpital, depuis le lendemain de son accident.

Mais la réaction qu'elle avait anticipée à l'annonce de son départ, ne se manifesta pas, à son grand bonheur. Il y eut des larmes, mais partagées, l'un et l'autre comprenant que l'éloignement constituait la meilleure façon de

conserver intact, sans tache, leur amour. Il n'avait duré que peu, mais n'avait été assombri, à vrai dire, que par un seul nuage, rouge, couleur du sang.

C'est Rich qui la conduisit au train et prit les mesures pour que le voyage lui soit facilité jusqu'à destination. A Saint-Charles, un taxi l'attendait qui la conduisit chez son père. Elle eut droit à un accueil rempli d'émotions qui la confortèrent. Dès le lendemain, toutefois, elle prit possession de la petite maison que sa mère avait louée pour elle au village. Elle avait décidé de vivre seule et de façon autonome. Mais comme la nouvelle avait circulé depuis longtemps qu'elle était financièrement aisée, elle attira l'attention de nombreux jeunes hommes à la recherche d'une compagne. Bien, sûr, son infirmité faisait réfléchir, mais cela ne semblait pas un frein, surtout que le bruit avait couru que son accident avait grandement compromis son espérance de vie.

C'est alors que son oncle, Laurent, qui avait pris la relève de son père pour diriger le magasin familial, lui fit part de l'intérêt que lui portait un jeune homme de sa connaissance, un peu plus âgé qu'elle, dans la mi-trentaine, Joseph Blouin. Il était sérieux et assez aisé, ayant hérité de son père, Anselme, de la boutique de forge située à côté du magasin général. Son apparence était quelconque, mais il était robuste, travailleur et réputé expert dans son métier. Maquignon, il conseillait les cultivateurs du canton qui souhaitaient se procurer un bon cheval de trait. Lui-même possédait un étalon et de jeunes pouliches qu'il se plaisait à faire parader dans la paroisse. Il était sobre, honnête, et jouissait d'une réputation sans reproche. À défaut d'être un Beau



Brummell, il lui ferait un compagnon constant, fidèle et attentionné.

Antoinette accepta donc sa demande en mariage qui eut lieu le 18 juin 1919 dans l'église paroissiale. Sa mère Aurélie s'était montrée un peu réticente à cette union. Avait-elle un motif d'être inquiète, de douter qu'elle ait été viciée par l'odeur de l'argent? Jusqu'à son décès, survenu le 6 mai 1923, à l'âge de 30 ans, il est notoire qu'elle fut traitée par son époux avec beaucoup d'égards. Il la dorlotait, l'entourait de petits soins. Presque tous les soirs d'été, lorsque la température était clémente, il faisait avec elle, la tournée des rangs de la paroisse dans un tilbury tiré par l'une de ses fringantes juments. Pendant ces années, elle rendait souvent visite à ses parents vieillissants à la ferme familiale, même si en raison de son handicap, elle n'était plus en mesure de leur apporter son aide. Mais sa présence semblait les reconforter.

Elle passait du temps aussi chez sa sœur Joséphine, dont la santé s'était détériorée après plusieurs couches rapprochées. Elle s'occupait de ses jeunes enfants qui affectionnaient beaucoup cette gentille tante qui leur apportait des sucreries et n'oubliait pas le jour de leur anniversaire. Ils ne cessaient d'être médusés par cette jambe mécanique qui fonctionnait si bien. Cette sœur qu'elle chérissait devait quitter ce monde avant elle, le 21 novembre 1920, à 37 ans. Elle en fut dévastée.

D'autres évènements avaient marqué sa venue à Saint-Lazare. Le mariage de son frère Alphée avec sa belle Eugénie, le 9 juillet 1918, le seul parmi ses frères qui avait accepté de prendre la relève de son père, malgré son peu d'appétence pour le métier d'agriculteur. Il ne restait au foyer familial qu'Albert et Lauradan, ce

dernier se mourant d'envie de prendre la route des États dès que possible.

Elle n'était pas malheureuse pourtant, bien entourée par ses parents, choyée par son époux, dorlotée en raison de son aisance, estimée pour sa gentillesse et sa simplicité. Quoique fragile, elle surmontait assez bien son infirmité, sa prothèse perfectionnée la rendant difficile à déceler. Sous ses robes amples, sa claudication était quasi inapparente. C'est au début de l'année 1923 que sa santé commença à s'étioler. Ses forces déclinerent rapidement, la médecine n'y pouvant rien. Les premiers merles s'égosillaient quand elle s'éteignit, le 6 de mai.

*Marcel Chabot, N.-D.-P. Qc, avril 2021*



Ci-dessous, reproductions d'articles paru dans les journaux La Presse et The Gazette le lendemain de l'accident et un an plus tard au moment du dépôt d'une poursuite pour les dommages subis.



## LA PRESSE, 6 juillet 1915 (à la une)

### ACCIDENT DES PLUS PÉNIBLES

Une jeune fille est écrasée entre un automobile et un poteau, hier soir.  
LES MÉDECINS DOIVENT COUPER LA JAMBE DROITE

Un lamentable accident s'est produit à l'angle des rues Saint-Hubert et Ontario, hier soir. Une jeune fille, Mlle Antoinette Chabot, 24 ans, logeant au No 438 rue Saint-Hubert a été renversée par un automobile et a eu la jambe affreusement mutilée. Conduite à l'hôpital Notre-Dame, la malheureuse a dû subir l'amputation de la jambe droite. Elle souffre également de blessures internes fort douloureuses.

Vers 8 h. 30, un automobile appartenant à un médecin, montait la rue Saint-Hubert, quand, arrivé à la rue Ontario, celui qui conduisait la machine, voulut éviter un tramway venant de l'ouest. On ne sait trop comment, mais la voiture, après avoir décrit une courbe, alla donner sur un poteau près duquel se tenait Mlle Chabot. Celle-ci fut écrasée entre l'auto et le poteau.

Des passants et l'occupant de la voiture relevèrent aussitôt la victime qui gisait dans une mare de sang. Le coup qui l'avait renversée avait été tellement violent que des lambeaux de chair restèrent attachés au poteau.

On la conduisit à la pharmacie Chrétien-Zaugg et, après un premier pansement, elle fut transportée à l'hôpital Notre-Dame. Les sérieuses blessures qu'elle avait reçues à la jambe, obligèrent les médecins à la lui amputer.

Mlle Chabot occupait un emploi chez Dupuis Frères. Ses parents demeurent à Saint-Lazare (Bellechasse) et elle devait partir en vacances samedi prochain.



Recopié de l'article original paru dans La Presse, édition du 6 juillet 1915 :  
Recopié de l'article original trouvé dans : (BANQ numérique)

The Gazette (Montreal, Quebec, Canada)  
07 Jul 1915, Wed

Improvement is reported in the case of Miss Antoinette Chabot, aged 24 years, rooming at 438 St. Hubert street. The young woman was run down by an automobile in St. Hubert street near her boarding house on Monday night and had her right leg so badly crushed that it is feared amputation will be necessary. It was at first feared that the victim had sustained more dangerous injuries, but she is now expected to recover.

### The Gazette, Mercredi 7 juillet 1915

On rapporte une amélioration dans le cas de mademoiselle Antoinette Chabot, âgée de 24 ans habitant un appartement au 428 de la rue Saint-Hubert. La jeune femme a été heurtée par une automobile sur la rue Saint-Hubert, près de son logement lundi soir et sa jambe droite a été si brutalement broyée que l'on craint qu'une amputation soit nécessaire. On craint également que la victime ait subi d'autres blessures graves, mais on s'attend maintenant à ce qu'elle se rétablisse.

### Postface

Cette histoire tragique s'inspire d'un événement bien réel comme en font foi les articles des journaux La Presse et The Gazette qui l'ont rapporté en détail. Mais la suite comportait quelques zones d'ombre... J'ai donc imaginé ce personnage nommé Rich, un patron devenu ami, puis bienfaiteur, qui se serait occupé de

tante Antoinette pendant son hospitalisation, aurait intenté un procès pour qu'elle soit indemnisée correctement, lui aurait procuré une prothèse perfectionnée lui permettant de dissimuler son handicap. Comment une jeune fille de la campagne, peu instruite, seule dans une grande ville, aurait-elle pu se tirer de ce drame sans un protecteur aisé, bienveillant et amoureux? Sa beauté et son charme ont fait la différence. Sans doute!

The Gazette (Montreal, Quebec)  
09 May 1916, Tue

### GIRL IS BADLY HURT IN AUTO ACCIDENT

Takes Action to Recover \$16,582 Damages from Driver of Machine

Mr. Justice Lafontaine and a mixed jury will resume the hearing today of an action commenced yesterday in the Superior Court, in which Miss Antoinette Chabot claims the sum of \$16,582 damages from J. L. Warren through injuries she sustained on July 5, 1915, when she was struck by an automobile driven by the defendant.

Plaintiff stated that she was walking on the sidewalk at the corner of Ontario and St. Hubert streets when she was knocked down by the defendant's automobile, driven by himself, and her right leg was so badly crushed between the auto and a post that the limb had to be amputated immediately on her arrival at the Notre Dame Hospital. The accident was attributed by plaintiff to the negligence of the defendant and the immoderate speed at which she said he was driving. As a result plaintiff complained that her prospects in life must suffer, and her health is permanently impaired. Included in the claim for damages is \$1,582 for medical and hospital charges.

Defendant denies responsibility for the accident.

Messrs. Dussault and Elliott appear for the plaintiff, and Messrs. Cook and Aime Geoffrion for the defendant.



Les restants - Monologue rigolo en vers  
(Une peinture de la vieillesse)

Les restants, com' les p'tits vieux  
Ben souvent ça nous écoeure;  
Leur goût est pas au mieux  
Mêm' si cé rar'qu' on en meure.

Y'en a qui sont encor' bons,  
Réchauffés, y sont passables;  
D'autres sentent le chausson  
On mettrait pas ça su'a table.

Certains sont mous com' guenilles  
Ou ben secs, ratatinés,  
Y font horreur à nos papilles  
Tant ils sentent les p'tits pieds.

Commodes pour dépanner  
On s'en sert à tout' les sauces,  
Sans pour ça s'empoisonner  
Et qu'on s'rtrouve dans la fosse!

Parfois c'est collé au fond  
Comme un' pâte ben gluante  
Dans un' boîte de carton,  
Vraï relent de bêt' puante!

Si on veut pas les sentir,  
Vaut mieux donc qu'on s'en éloigne.  
Les mouches ça les attire  
Ç'ta avec ça qu'a se soignent!

Froids, ainsi certains les aiment  
Des fois, quand ils ont trop faim.  
C'est croquant, mais quand même,  
Faut pas avoir le goût trop fin.